Latin de la Renaissance à nos jours.

Epistole tardive di Francesco Petrarca. Edizione critica con introduzione e commento a cura di Gunilla Sävborg : Stockholm, Almqvist & Wiksell International, 2004 (Acta Universitatis Stockholmiensis, Studia latina Stockholmiensia 51), 260 pages.

Cette dissertation de doctorat de l'université de Stockholm (15 mars 2004) propose une édition critique commentée des trente-trois lettres en prose de Pétrarque écrites de 1361 à 1373 et non incluses dans les trois collections que l'écrivain destinait à la publication (*Familiares*, *Seniles* et *Sine nomine*). Ces lettres avaient été publiées dans les *Varie*, les *Miscellaneous Letters* ou individuellement ; G. Sävborg les nomme *Epistole tardive* (Lettres tardives). Ce travail, suggéré par P. O. Kristeller et G. Billanovich, a été traduit du suédois en italien par J. Como (il reste de ci de là quelques mots suédois non traduits comme *och*...). L'introduction définit l'objet et le cadre de la recherche, puis, après une synthèse de la vie de Pétrarque détaillée pour ses quatorze dernières années, présente les différentes sylloges de lettres de Pétrarque, les destinataires et les personnages présents dans les *Epistole tardive*, une analyse sommaire des trente-trois lettres, les traits formels de cette correspondance (adresses, formules d'adieu...), les manuscrits et les éditions et, pour finir, les normes éditoriales. L'édition des trente-trois lettres, dans l'ordre chronologique présumé, est suivie d'un commentaire qui s'efforce de déterminer le destinataire de chaque lettre, sa date et son lieu d'écriture, avec quelques notes pour expliquer certains passages et proposer des rapprochements. S'ajoutent six planches de manuscrits qui permettent de contrôler les lectures du texte, une bibliographie de neuf pages insuffisamment normalisée et où l'on aurait voulu voir toujours précisée la pagination des articles, et deux index (mots latins non classiques ou de sens non classique ; noms propres).

En dehors d'assez nombreux défauts matériels (un nombre de coquilles très supérieur à la moyenne, avec parfois des confusions gênantes, par exemple p. 194, *Patriarca* pour *Petrarca* ; une ligne dupliquée p. 198, « Öberg » placé après la lettre Z dans la bibliographie p. 255...), j'ai relevé un certain nombre d'approximations ou d'erreurs dans l'introduction : p. 21 « un'elegia di 38 esametri » ; p. 23 Vaucluse situé à 150 kilomètres d'Avignon ; p. 29 Urbain V meurt en 1371, alors que la date exacte (1370) est donnée plusieurs fois ailleurs (p. 52, 213...) ; un cafouillage sur la découverte des *Lettres à Atticus* (p. 24 et 28)... Je regrette aussi le caractère très descriptif des pages consacrées au formulaire épistolaire (insuffisance des points de comparaison pour caractériser la pratique de Pétrarque) et surtout le caractère trop succinct des annotations. Certaines références ne sont pas données : *e.g.*, p. 193, pour le jeu de mots étymologique sur *Epidamne / -nus* en 12,10, la référence aux *Ménechmes* est incomplète (préciser v. 263-264) ; p. 200, pour 17,1-2, on indique Claudien, *Gild*. 385, mais sans dire que ce vers est très souvent cité par Pétrarque avec une variante donnée entre autres par son manuscrit, le *Par. lat*. 8082 (*Rem*. 1,92 *Notissimum Claudiani dictum : Minuit presentia famam* ; cf. *Rem*. 1,51 ; *Fam*. 1,2,5 et 21 ; 2,14,2-3 ; 9,13,42 ; 22,6,4 ; *Sen*. 6,3,2 et 11,1,4-5 ; *Epyst*. 2,9,48-50 ; *Afr*. 4,74). Le lecteur est souvent frustré par l'absence de note.

Mais c'est le texte critique des trente-trois lettres qui fait le prix de ce travail. L'apparat critique, parfois obscur (ainsi p. 152 le « l » devrait être précédé du

numéro du paragraphe) et curieusement sélectif, surprend par sa présentation : certains commentaires auraient dû être renvoyés dans les notes, et on ne met pas *scripsi* quand on reprend la conjecture ou la correction d'un autre (p. 141 à 25,4) ! Et il me semble, d'après la planche III, qu'en 20,4 (p. 133) c'est la lecture de Petrucci *quando* qui est la bonne, et non *quoniam* (*qn* surmonté du signe d'abréviation). Mais l'auteur fournit pour la première fois un texte critique qui respecte en général les *orthographica* de Pétrarque, sauf pour les enclitiques et quelques normalisations de consonnes doubles, et surtout qui prend en compte tous les manuscrits connus et les premières éditions. Pour la lettre 17, j'ai apprécié la correction *si in* (17,2) pour *sine* sur le manuscrit et *si*, conjecture de Billanovich, ou encore *si* (17,26) contre *sic* (cod. et Billanovich), ainsi que le retour, dans plusieurs cas, au texte du manuscrit contre les conjectures de Billanovich. Ailleurs, je ne suis pas toujours d'accord avec les choix de l'éditeur, mais c'est son travail qui permet au lecteur de le discuter.

En conclusion, je dirais que cette thèse apporte à l'édition des lettres de Pétrarque une contribution importante, mais perfectible : correction des erreurs et enrichissement du commentaire... et j'ai vainement cherché la lettre italienne annoncée en appendice.

Jean-Louis Charlet.

Pétrarque, *L'Afrique (Affrica)*. Tome premier (Livres I-V). Édition, traduction, introduction et notes par Pierre Laurens : Paris, Les Belles Lettres, 2006, CXLV et 296 pages.

Pierre Laurens, responsable de la publication des *Œuvres* de Pétrarque aux Belles Lettres (neuf volumes des Lettres ont déjà paru), a entrepris pour sa part l'édition-traduction de l'*Africa*. L'*Africa*, rappelons-le, est une épopée historique inachevée (l'incapacité à conclure est un des traits du caractère de Pétrarque), en neuf chants, dont une première mouture valut à l'auteur de recevoir le laurier poétique sur le Capitole en 1341. L'action commence au moment de l'affrontement décisif en Afrique de Carthage et de Rome, représentées l'une par Hannibal, l'autre par Scipion, personnage qui fut longtemps l'idéal de Pétrarque. La source est évidemment Tite-Live, dont, on le sait, Pétrarque avait réussi à reconstituer le texte jusqu'alors fragmentaire. Dans cette source livienne, il a notamment relevé l'épisode des amours malheureuses de Massinissa et de Sophonisbe, qui fournit, amplifié, la matière du livre V. L'*Africa* a souvent été sévèrement jugée, et cela récemment encore par Nicholas Mann. Quoique la réception de l'œuvre ne soit pas abordée ici, Pierre Laurens ne partage évidemment pas ce point de vue.

L'introduction comprend trois parties, intitulées respectivement « 'Un'opera incompiuta perché viva' (Fenzi) », « Le poème-palais de la vérité » et « Splendor ». Si les points essentiels (genèse, nature, signification de l'œuvre, etc.) y sont abordés, on aurait peut-être souhaité que l'ensemble soit plus structuré. Par ailleurs, l'élégance allusive du propos, jointe à un vocabulaire recherché (« estrangement », p. XXVI ; « congénial », p. 272), y est parfois difficile pour le non-initié. De même regrette-t-on que les citations italiennes de Dante (p. LXIV) et de Pétrarque (e.g. p. LXXV) ne soient pas traduites.

Le texte est la reproduction, presque diplomatique (cf. p. CXXXI), du manuscrit *Laurentianus Acquisti et Doni* 441 (Lr), découvert en 1950, et dont l'importance capitale a été démontrée par Vincenzo Fera. C'est le seul manuscrit dont le texte lui-même ne soit pas contaminé : il représente en effet le dernier état du texte

de l'*Africa*, augmenté dans les marges et interlignes de notes et variantes assignables à Pétrarque lui-même et à trois de ses lecteurs (Coluccio Salutati, Pietro da Parma, Donato de Pretis). Quant à l'apparat, il est logiquement réduit aux trois couches de notes de Pétrarque, Coluccio Salutati et Pietro da Parma. Pour les passages mutilés dans Lr, Pierre Laurens reproduit la vulgate que constitue l'édition nationale.

La traduction est en vers, afin de donner une meilleure idée de la musicalité du texte de Pétrarque. Pierre Laurens a choisi l'alexandrin non rimé, en admettant de place en place un vers hypermètre. La réussite de l'entreprise est non moins évidente que sa difficulté. Pierre Laurens a réussi le tour de force d'être fidèle à l'original (ce que ne sont pas, souvent, les traductions en vers) et de rendre avec beauté la cadence du vers latin. Il est seulement dommage que la numérotation des vers ne soit pas reportée dans la traduction afin de faciliter le repérage. D'autre part, un résumé en tête de chacun des chants aurait aussi aidé le lecteur à se retrouver dans cette œuvre de structure complexe.

Les notes de fin de volume, abondantes sans excès, éclairent les problèmes de texte et les *realia*. Des détails : pourquoi parler de « Val Clos » p. 192, plutôt que de « Vaucluse » comme partout ailleurs, et de Curtius Rufus, p. 247, plus connu en français sous le nom de Quinte-Curce ? De même, pourquoi graphier le titre *Affrica* avec deux f, alors que l'œuvre est partout appelée *Africa* ?

On l'a vu, il y a peu de réserves à faire devant ce travail magistral, où Pierre Laurens nous fait partager son amour pour Pétrarque et pour la poésie.

Etienne Wolff.

Die deutschen Humanisten. Dokumente zur Überlieferung der antiken und mittelalterlichen Literatur in der frühen Neuzeit. Abteilung I : Die Kurpfalz. Band I/1 : Marquard Freher. Band I/2 : Janus Gruter, herausgegeben und bearbeitet. von W. Kühlmann, V. Hartmann und S. El Kholi : Turnhout, Brepols, 2005, LX et 1222 pages.

La nouvelle collection « Europa Humanistica », publiée par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, a pour vocation d'accueillir les recherches menées dans tous les pays d'Europe sur la transmission des textes à la Renaissance, transmission dont les acteurs ont fait l'objet d'un aperçu partiel dans *L'Europe des humanistes* (J.-F. Maillard, J. Kecskeméti, M. Portalier, 2e éd. révisée 1998). Deux volumes sont déjà parus pour la sphère française, le premier consacré à un échantillonnage de douze humanistes, le second à Henri II Estienne.

Les volumes concernant la zone germanique viseront un but un peu différent, en raison notamment de la pluralité des foyers de culture humaniste : ils procéderont par centre intellectuel. Il a été décidé de commencer par la principauté du Palatinat qui, avec sa capitale Heidelberg (à l'époque la troisième université protestante après Genève et Leyde), est un centre culturel essentiel, et par deux représentants illustres de la floraison culturelle palatine : le juriste Marquard Freher (1556-1614), et Janus Gruter (1560-1627), historien et directeur de la Bibliotheca Palatina.

Pour chacun de ces deux savants, on trouve, après une brève biographie, la liste alphabétique des auteurs et des œuvres qu'ils ont édités. Dans un second temps, ces éditions sont analysées par ordre chronologique, de manière extrêmement détaillée. Sont en particulier reproduits, avec les éclaircissements nécessaires, les préfaces, lettres dédicatoires et poèmes qui leur sont dus.

L'ensemble, dans le détail duquel il n'est pas possible d'entrer ici, permet de mieux apprécier l'activité éditoriale de Freher et Gruter et l'influence qu'ils exercèrent. A ce titre, ces deux volumes sont un document essentiel pour qui s'intéresse à l'humanisme allemand.

Etienne WOLFF.

Robert E. COLTON, *Régnier and Horace*, Collection Latomus, volume 286 : Bruxelles, Latomus, 2004, 80 pages.

On se bornera ici à signaler cette étude qui, plutôt qu'aux latinistes, s'adresse aux spécialistes de littérature française. Elle est en effet consacrée aux réminiscences d'Horace dans les *Satires* de Mathurin Régnier, plus précisément dans les satires 2, 5, 8, 9, 11, 12, 14, 15, 16 et 17, chacune d'entre elles se voyant consacrer un chapitre, à l'exception de la 5 qui en occupe deux. Un chapitre de conclusion, qui élargit le sujet aux *Satires* et aux *Epîtres* de Boileau, couronne le tout, suivi de trois index, le premier des passages étudiés (48 du poète français et 51 d'Horace, dont 30 des *Satires*, 8 des *Epîtres* proprement dites, 9 de l'*Art Poétique* et 4 des *Odes*), le deuxième des mots (23 latins et 4 français, retenus sans explication), le troisième « général ». Les analyses comparatives des textes nous ont paru bien conduites, et les latinistes sauront gré à M. COLTON (sur qui aucune indication n'est fournie) d'avoir attiré l'attention des « francisants » sur l'influence apparemment non négligeable qu'exerça Horace sur le poète satirique français.

René MARTIN.

Sylvie LAÜT-BERR, *Flaubert et l'Antiquité. Itinéraires d'une passion*, collection Romantisme et modernités, 41 : Paris, Honoré Champion, 2001, 375 pages, index.

L'objet de ce livre ne consiste pas à rechercher les sources précises de *La Tentation de saint Antoine*, *Salammbô* et *Hérodias*, ce que d'autres ont fait, au moins partiellement, mais à retrouver « l'itinéraire à la fois sensible, intellectuel, mystique et esthétique, qui mène Flaubert de la découverte de l'Antiquité au collège jusqu'à l'écriture des chefs-d'œuvre de sa maturité » (p. 11), en une démarche qui combine l'approche chronologique et l'approche thématique pour des raisons méthodologiques exposées et louables, mais qui n'évitent pas parfois un certain *sfumato*.

La première partie est consacrée à la recherche, dans les premiers écrits flaubertiens, des racines de la tentation antique de Flaubert, qui fait que de repoussoir scolaire elle devient un élément essentiel de son imaginaire. Après une appropriation rhétorique de l'Antiquité, qui lui offre métaphores et comparaisons, dont il aime à détourner les clichés pour se moquer des modèles antiques idéalisés fournis par l'école, le jeune écrivain a une perception plus sensible et plus intérieure et se construit une Antiquité plus personnelle et romantique. Se dessine une préférence pour une Antiquité décadente, et c'est Néron qui résume l'Histoire en la hissant au niveau de la poésie car il n'est pas encore touché par la civilisation judéo-chrétienne. Tacite est alors un modèle de style pour Flaubert, même si son imaginaire doit plus à Suétone. Outre la lecture des auteurs anciens, celle de l'*Histoire romaine* de MICHELET et des *Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs*

formes symboliques et mythologiques de Creuzer est essentielle pour Flaubert, qui est conduit de la rhétorique à l'histoire et à la religion antiques.

La seconde partie porte sur « la tentation de l'Antiquité » chez un jeune auteur qui est fasciné par cette période dans ses écrits de jeunesse, mais sans que celle-ci devienne encore son sujet principal. Il aspire au voyage dans le temps et dans l'espace. Il éprouve la tentation de la répétition selon le rituel épique homérique et recourt au grossissement épique ; mais surtout il trouve dans l'Antiquité l'alliance de la barbarie et du mysticisme, la cruauté antique lui apparaissant comme organisée et indissociable d'un rite, et il expose l'horreur sans commentaire apparent à la manière de Tacite plus que de Suétone, car Tacite privilégie la phrase et Suétone l'image. Bestialité, érotisme et mysticisme se mêlent, et on touche le sacré en plongeant dans le sensible. Le thème du cirque, de l'amphithéâtre est emblématique de l'enfermement du héros condamné à tourner en rond dans le perpétuel espoir de sortir du cercle, mais à la différence de *L'Âne d'or* d'Apulée, il ne rencontre nulle Isis salvatrice. On trouvera une brève synthèse éclairante sur la réception d'Apulée au XIX^e^ siècle.

Dans la troisième partie, S. Laüt-Berr étudie les modalités du cheminement de Flaubert vers la représentation de l'Antiquité. C'est encore l'Antiquité du rêve, du fantastique. L'écrivain est fasciné par les grands voyages de l'Antiquité, qu'il soient historiques ou mythiques, et par l'Orient. Sa correspondance et ses écrits de voyage le montrent essayant d'abolir la distance temporelle avec l'Antiquité. Si dans la première *Tentation* l'Antiquité n'est qu'une matière fuyante, il faut attendre *Salammbô* pour qu'on ait vraiment une écriture de l'Antiquité, l'œuvre offrant une synthèse parfaite entre la réalité palpable et la dimension symbolique qui en émane, car l'héroïne « est la femme de chair, enfoncée dans la matière historique [...], mais aussi la courtisane inaccessible auréolée de mystère sacré » (p. 243), et la bataille dans *Salammbô* est vue comme « la représentation la plus haute de la condition humaine », « constituant une volonté d'agir sur le défilé des choses et du temps et non plus de le subir » (p. 256).

La dernière partie porte précisément sur « la construction de l'Antiquité » à partir de *Salammbô*. L'imaginaire de Flaubert s'y appuie sur les données des sources sans qu'on puisse déterminer si les images sont créées à partir de la documentation ou si l'écrivain recherche dans la documentation une caution à son imaginaire. On lira des pages passionnantes sur le décor de l'orgie qui emprunte son architecture à la *Domus aurea* que Flaubert ne cesse de reconstruire, sur la comparaison entre le repas des mercenaires et le festin d'*Une nuit de Cléopâtre* de Théophile Gautier, ou sur la différence entre les barbares selon Chateaubriand et selon Flaubert, *Les Martyrs* présentant l'image d'un commencement aussi bien que de la décadence, tandis que l'Antiquité de *Salammbô* « appartient aux naufrages somptueux qui ne portent aucun espoir » (p. 319). C'est Pétrone qui inspire *Hérodias* : on y voit l'écroulement d'un monde où règne en maître un faux qui se prend pour le réel. Et quand Flaubert se tourne vers des sujets résolument modernes, l'Antiquité n'a pas disparu : Pétrone est présent dans le thème du repas miroir de la comédie humaine ; en outre l'époque moderne est le dernier avatar d'une décadence qui a perdu sa beauté et son sacré : elle s'inscrit « comme décadence de la décadence antique elle-même, comme victoire du grotesque sur une harmonie maintenue dans l'Antiquité grâce au rapport avec le corps et le mysticisme » (p. 339). Et l'écriture même de Flaubert rappelle celle des écrivains de la décadence telle qu'elle est définie par Désiré Nisard : description et non jugement, envahissement progressif du détail.

Le bel ouvrage de Sylvie Laüt-Berr, réalisé dans une perspective de dix-neuviémiste, ne cherche pas à déterminer dans le détail le rapport entre les sources

et la réécriture de l'Antiquité dans telle ou telle œuvre — ce qu'en moderniste l'auteur nomme « érudition » — ; il n'en montre pas moins de manière très enrichissante comment l'imaginaire antique a nourri tout le cheminement littéraire du romancier en le resituant dans la réception de l'Antiquité au XIX^e^ siècle.

Rémy Poignault.

Marie-France David-De Palacio, *Reviviscences romaines : la latinité au miroir de l'esprit fin-de-siècle* : Berne, Peter Lang, 2005, X + 422 pages.

L'auteur (qui s'appelait alors simplement Marie-France David), Agrégée de Lettres Modernes et Maître de Conférences en littérature générale et comparée à l'Université de Brest, a déjà publié en 2001, aux éditions Champion, un ouvrage de 564 pages intitulé *Antiquité latine et décadence*, dans lequel elle étudiait de manière approfondie le regard porté sur la Rome antique par ce mouvement culturel et littéraire qui se développa dans les dernières décennies du XIX^e^ siècle et dont les promoteurs s'appliquaient à eux-mêmes, de manière provocatrice, l'épithète en principe péjorative de « décadents ». C'est globalement au même sujet qu'est consacré le présent volume, qui n'est pas à proprement parler un livre, mais un recueil de dix-neuf articles, devenus ici des chapitres, parus ou à paraître dans divers périodiques ou ouvrages collectifs. Ces articles sont regroupés en cinq parties, respectivement intitulées « Ecritures », « Classiques revisités », « Figures mythiques », « Lieux » et « Prolongements » (au XX^e^ siècle). La première, qui compte quatre chapitres, est consacrée à la présence de la langue latine dans un certain nombre de textes « fin-de-siècle », notamment les *Latineries* de Jean Richepin, parues en 1896 ; les trois chapitres de la deuxième concernent respectivement Catulle, Horace et Suétone ; Héliogabale, « figure du désordre » et de « l'extravagance au risque de l'anarchie », Messaline (dans le « roman peplum »), Irène de Byzance et, curieusement, Atalante, se partagent les cinq chapitres de la troisième ; la quatrième, qui en compte également cinq, évoque bien entendu Pompéi et sa « transfiguration » dans les textes de la fin du XIX^e^ siècle, puis Byzance et son mélange de hiératisme et de sensualité, suivie par... Paris, assimilée à la Rome antique et perçue comme « capitale de la décadence romaine », tandis que les deux derniers chapitres évoquent, l'un le thème de l'apogée et du déclin des cités dans le roman antiquisant de 1870 à 1920, l'autre celui du triomphe impérial, devenue « métonymie de toute la décadence romaine » ; deux chapitres seulement constituent la cinquième partie : dans le premier est étudié le roman *Der falsche Nero*, de l'écrivain allemand anti-nazi Lion Feuchtwanger (surtout connu par son autre roman *Le Juif Süss*), paru en 1936 et traduit en français en 1995, où le thème dominant est celui de la comédie du pouvoir ; dans le deuxième sont présentées plusieurs « fictions latinisantes » parues de 1878 à 1999, textes faussement traduits du latin à partir d'un prétendu manuscrit retrouvé, mais témoignant souvent d'une réelle érudition et d'un incontestable talent littéraire. Un *index nominum* de plus de cinq pages clôt cet ouvrage foisonnant qui, bien entendu, n'intéresse qu'indirectement les latinistes, mais ne saurait les laisser indifférents, dans la mesure où, tout comme le précédent livre du même auteur, il explore avec intelligence et finesse un aspect important du « Nachleben » de la Rome antique, de ses écrivains et de ses personnages historiques, promus ici au rang de mythes.

René Martin.

John T. Kirby, *Secret of the Muses Retold. Classical Influences on Italian Authors of the Twentieth Century* : Chicago, London, The University of Chicago Press, 2000, XVIII-167 pages, index.

Dans cet essai, J. T. Kirby a choisi d'étudier cinq œuvres italiennes relevant de genres variés (cinéma, roman, essai, poésie, « fiction critique ») qui portent chacune à sa manière témoignage de la fécondité de l'héritage de la culture classique en montrant ce que les textes antiques ont encore à nous dire sur ce que signifie être un être humain, l'*humanitas* : l'*Œdipe Roi* de Pier Paolo Pasolini, *Le nom de la rose* d'Umberto Eco, les poèmes de Joseph Tusiani, les *Leçons américaines : aide-mémoire pour le prochain millénaire* d'Italo Calvino, *Les noces de Cadmos et Harmonie* de Roberto Calasso.

Après un rappel de l'importance du mythe d'Œdipe et de ses interprétations, et une présentation du cadre particulier des représentations théâtrales grecques, l'auteur dresse l'inventaire des séquences de la *fabula* du mythe qu'il comparera ensuite avec le film de Pasolini, qui utilise de manière très personnelle la matière mythique, lisant l'*Œdipe Roi* de Sophocle à la lumières des études néo-freudiennes. Ainsi l'épilogue du film montrant Œdipe accompagné d'un jeune homme en guise d'Antigone dit assez le rôle de l'homosexualité dans la conception de Pasolini.

L'*Œdipe Roi* de Sophocle déjà est une œuvre de sémiotique, car ce sont les signes et leur interprétation qui constituent le moteur dramatique ; c'est aussi un centre d'intérêt pour Pasolini. *Le nom de la rose* d'Umberto Eco est semblablement, dans le domaine du roman, une œuvre sémiotique. Eco, au point de convergence de la littérature antique, de la culture médiévale, de la réécriture moderne de l'antiquité et de la théorie sémiotique du XX^e^ siècle, offre prise ici à une étude sur les rapports de son œuvre avec celle d'Aristote — la *Poétique*, bien sûr, mais aussi d'autres traités, comme *De l'interprétation* ou les *Seconds analytiques* — et celle de Jorge Luis Borges, pour ce qui est principalement du thème de la bibliothèque-labyrinthe.

John T. Kirby présente ensuite certains poèmes latins de Joseph Tusiani en faisant un rappel des éléments de métrique latine utile pour les non antiquisants ; de larges extraits de ces poèmes sont cités (et on trouve en annexe le texte latin complet des poèmes retenus ici), traduits et commentés. Sont analysées à la fois les références antiques de ces poèmes dans la tradition d'intertextualité pratiquée par un Catulle ou un Horace et la spécificité de la poésie latine de Tusiani, très marquée par le christianisme et pouvant aussi décrire le monde industriel, le vers latin y étant peut-être utilisé pour résoudre un problème d'identité culturelle chez un être partagé entre l'Italie et les USA, mais surtout par amour de la rigueur, de la clarté des modèles anciens, tout comme par amour du monde qui l'entoure.

Les *Leçons américaines* d'Italo Calvino sont rapprochées du *Peri ideôn* (*Les catégories stylistiques du discours*) d'Hermogène de Tarse car on a là deux traités de rhétorique élaborant les différents aspects du style, même s'il faut tenir compte du fait que l'un et l'autre sont fils de leur temps et si Calvino ne fait nulle référence explicite à son lointain prédécesseur. John T. Kirby expose ainsi les sept qualités du style selon Hermogène (clarté, grandeur, beauté, vivacité, éthos, sincérité et la *deinotès*, qu'il rend par l'anglais *force*) et il les compare à la légèreté, la rapidité, l'exactitude, la visibilité et la multiplicité, les cinq valeurs de ce testament spirituel inachevé de Calvino.

L'ouvrage de Roberto Calasso *Les noces de Cadmos et Harmonie* pose un problème de caractérisation générique, n'étant ni à proprement parler de la fiction, ni à proprement parler un essai ; John T. Kirby opte pour la qualification de « fiction critique ». Il propose une définition de « classique » par opposition à « anti-

classique » ou romantique, mais pour ajouter que les post-modernes refusent cette binarité des catégorisations et qu'ils utilisent les formes et les canons hérités de la tradition classique en jouant avec des variations anti-classiques ; tel est le propos de Calasso : offrir une redéfinition post-moderne du classique et en s'interrogeant sur la manière dont les mythes incarnent des significations symboliques, il crée un « méta-mythe ».

Ce travail profondément marqué par les théories sémiotiques examine avec subtilité le rapport de ces cinq œuvres du XX^e^ siècle avec à la fois l'antiquité et l'analyse des signes, montrant brillamment la vitalité de la pensée et des formes d'expression antiques.

Rémy Poignault.

Tuomo Pekkanen, *Carmina Viatoris* : Supplementa Humanistica Lovaniensia XIX, Leuven University Press, 2005, 266 pages.

Ce recueil de poèmes, intégralement rédigé en latin (préface comprise), a pour auteur un de nos collègues finlandais, qui fut professeur, de 1975 à 1999, dans une université de province tout en habitant Helsinki, et mit à profit ses trajets hebdomadaires en chemin de fer (d'où le titre) pour composer les poèmes latins qu'il nous présente aujourd'hui - saine occupation, sans aucun doute, pour un « turbo-prof », comme nous disons familièrement ! Ces poèmes n'auraient probablement pas quitté ses tiroirs, si, à l'occasion d'un colloque de « Latin vivant » tenu à Rome en novembre 2004, le directeur des *Humanistica Lovaniensia* ne lui avait aimablement proposé d'en assurer la publication, ce qui nous vaut le présent recueil. Celui-ci, fort joliment imprimé, comprend près de 400 textes et se divise en plusieurs parties, dont seule la première, qui en compte 118, porte le titre donné à l'ensemble du livre et évoque, souvent avec humour et, ici et là, une pointe d'érotisme discret, les déplacements et la vie universitaire de l'auteur. Suivent 11 poèmes intitulés *Aenigmata*, 43 poèmes « mondains », passablement conventionnels, divisés en *Vota et salutationes breuiores*, *Gratulationes et salutationes academicae* et *Gratulationes nataliciae* ; 180 textes regroupés sous le titre *Variationes auctorum*, dans lesquels l'auteur s'amuse à pasticher ou à paraphraser les textes de « confrères » divers et variés, depuis Alcman et Sappho jusqu'à Goethe, Baudelaire et Aragon, en passant par Catulle, Horace, Ovide et bien d'autres, suivis de 80 *Versiones*, dans lesquelles il traduit véritablement (tout en reconnaissant qu'entre *uersiones* et *uariationes* les différences sont parfois minimes) des textes non moins divers (encore que majoritairement d'auteurs finlandais), puisqu'on y trouve, notamment, *L'Internationale* et le célèbre gospel *When the Saints go marchin' in* ! Il y en a, on le voit, pour tous les goûts, et l'éclectisme de notre collègue, qui par ailleurs est aussi à l'aise dans la versification métrique à l'antique que dans la syllabique (et rimée) à la moderne, force l'admiration. L'ensemble, en fin de compte, n'est pas sans faire songer aux jeux poétiques auxquels se livrait en son temps cet autre « cher collègue » que fut Ausone, et si le recueil se feuillette agréablement, il est aussi susceptible d'une utilisation pédagogique auprès du public des « grands commençants », qui apprécieront sans doute ces poèmes écrits en un latin simple et clair. Tuomo Pekkanen mérite, en tout cas, d'être félicité tant pour sa culture que pour sa virtuosité : après tout, combien d'entre nous seraient capables d'en faire autant ?

René Martin.